

LES JEUNES RUSSES
OU
LA LENTE CONSTRUCTION D'UNE IDENTITE

ANNE COLDEFY-FAUCARD

Aux temps aujourd'hui lointains de la *perestroïka* gorbatchévienne, articles et ouvrages avaient fleuri sur les jeunes Soviétiques, leur place dans les changements alors en cours, leurs perspectives d'avenir. Les « Génération Gorbatchev » se succédaient, occupant les rayons des librairies, se copiant, se répétant au point de se confondre et de ne laisser, quelque quinze ans après, dans les mémoires que le souvenir confus d'un seul et même titre.

Pour la plupart des auteurs et, partant, des lecteurs occidentaux, l'Union soviétique du milieu des années 1980 allait, de façon imminente, être le théâtre d'un formidable conflit de générations. Il semblait évident que les jeunes reprocheraient durement à leurs parents — et grands-parents — toutes leurs faiblesses, lâchetés et compromissions ; que les aînés n'auraient à leur opposer qu'un silence honteux, ajoutant encore au désarroi des enfants ; que ces derniers, enfin, pour peu qu'ils eussent accès aux bienfaits de la civilisation occidentale — musique, consommation... — trouveraient là une vraie planche de salut, pendant que les générations précédentes, « indécrottables » à quelques exceptions près, n'au-

raient plus qu'à remâcher le brumeux souvenir d'une grandeur soviétique essentiellement imaginaire. En un mot, la musique anglo-américaine et le coca-cola allaient nous bâtir une planète dynamique, sympathique et consensuelle, du moins en ce qui concernait les *teen-agers* et les *twenties*, réussissant là où les valeurs communistes avaient échoué.

Les premières années Eltsine semblaient une confirmation de ces prévisions. L'Union soviétique implosait, de l'édifice construit à partir des années vingt, il ne restait pas pierre sur pierre. Les adultes découvraient l'argent — facile ou difficile selon les cas —, ainsi qu'une liberté quasi totale, puisque le carcan avait sauté. Aux slogans soviétiques succédaient des mots d'ordre étrangers : « Démocratie, économie de marché... », dont la valeur était au moins aussi irréelle et magique que « l'avenir radieux » ou « le vertige du succès ».

Quant aux jeunes... Ils faisaient les mêmes découvertes que leurs parents, et quelques-unes en plus : plus de loi parentale, plus de loi scolaire, plus d'examen d'histoire (tout ce que les enseignants et les manuels racontaient précédemment dans ce domaine se révélait un « tissu de mensonges »). Bref, l'univers vacillait, il fallait tenter de retrouver ses marques dans un monde sans repères, au sein duquel toutes les générations apparaissaient plus désemparées les unes que les autres.

Etrangement, les années Eltsine n'ont pas inspiré aux journalistes ou chercheurs occidentaux d'ouvrages sur les jeunes, et nulle part il n'est fait mention d'une quelconque « Génération Eltsine ». On le regrettera car cette « non-génération » eût peut-être fourni le prétexte à des études sérieuses sur la jeunesse russe des dix dernières années, donc sur la société contemporaine, en dehors de tout cliché et sans qu'on puisse plaquer des modèles occidentaux ni globaliser les problèmes.

Il est vrai qu'à première vue, les jeunes Russes de l'après-1991 n'étaient guère « inspirants ». Le tableau qu'ils présentaient n'était pas, pour peu qu'on reste en surface, franchement réjouissant. En plus des joies et tristesses de l'alcool (que connaissaient bien leurs parents), les jeunes s'adonnaient à la drogue. La mafia régnait — sujet, elle, de publications à l'Ouest —, n'hésitant pas à utiliser des enfants pour ses basses œuvres. La prostitution faisait des ravages, y compris parmi les toutes jeunes filles : capitalisme sauvage

oblige, n'était-ce pas la façon la plus simple et la plus rentable de gagner de l'argent ?

Tout cela est vrai, incontestable, les exemples en sont légion, il suffit d'ouvrir n'importe quel périodique russe de ces dix dernières années pour s'en convaincre. Mais cela ne concerne qu'une frange de la population, sans doute assez nombreuse (difficile à évaluer, toutefois, faute de statistiques fiables), frange de gosses paumés, délaissés — voire abandonnés — par des parents qui ne le sont pas moins. Une frange qui, au demeurant, existait avant l'effondrement et remplissait les « colonies pénitentiaires ». Simplement, ces jeunes-là étaient alors moins voyants et ils se sont sans conteste multipliés au cours des dernières années.

A l'autre bout du « spectre Jeunes », on trouve les « gosses de riches » — qui existaient aussi, en moins grand nombre il est vrai et de façon également moins criante, au temps de l'URSS — dont les liens avec la mafia (politique ou commerçante) ne sont, par parents interposés, pas moins évidents que pour le groupe précédent. Cette jeunesse dorée dépense l'argent de papa — or, il en a beaucoup —, prend (comme maman) des cours de maintien, apprend à se servir de couverts à poisson ou à peler une poire avec couteau et fourchette, ne rate pas une information sur les nouveautés de la mode internationale et feint de faire des études à l'étranger. Pour cette frange privilégiée de la population, les écoles les plus renommées se trouvent aux Etats-Unis, en Suisse ou en Angleterre. Les résultats scolaires ou universitaires des enfants sont loin d'être brillants, mais les parents ne s'en formalisent pas, l'essentiel étant que leurs rejetons puissent se frotter à la *jet-set* et en adopter les manières. Sur ce sujet non plus les articles ne manquent pas dans la presse russe des dix dernières années et, ironie de l'histoire, on voit quelques parents se plaindre d'être à présent « snobés » par leurs enfants qui les trouvent vraiment « mal dégrossis ». Ironie également, l'un des restaurants les plus en vogue aujourd'hui à Moscou, fréquenté par les jeunes et les moins jeunes, et toujours plein à craquer, est une sorte de club, baptisé « Petrovitch », au décor entièrement « soviétique » (réchaud « primus », boîtes aux lettres verdâtres, sonnettes d'appartement communautaire, foulards de pionniers, insignes, mobylette de fabrication nationale...) où l'on sert exclusivement de la cuisine « d'avant » et où les plats portent

des noms rappelant les titres de la *Pravda*, à ses heures les plus glorieuses.

Entre les deux extrêmes évoqués ci-dessus, il y a la masse des jeunes Russes d'aujourd'hui, sans nul doute la plus intéressante. Beaucoup travaillent ou font des études (ou les deux à la fois), certains bénéficient de programmes d'échanges universitaires pour des études à l'étranger, notamment en France. C'est sur ce dernier groupe que je m'arrêterai plus en détail.

LES ENFANTS BIEN VIVANTS D'UNE CLASSE FANTOMATIQUE

Ils viennent de Tomsk, Voronej, Pétersbourg, Moscou, Kostroma... et emplissent les départements d'Etudes slaves des universités françaises. Leurs parents sont souvent ingénieurs, scientifiques, enseignants, et avaient vingt ans au début des années 1970. Ils ont donc connu le « regel » de la période Brejnev, n'ont guère pu voyager, n'ont eu que de rares contacts, dûment encadrés, avec des étrangers. A partir de 1991, nombre de ces parents se sont lancés dans « les affaires » : ils n'avaient pas le choix, les salaires, misérables, n'étaient pas versés régulièrement, il fallait bien vivre et nourrir la famille. Beaucoup ont créé de petites entreprises (de commerce ou de services) et travaillé comme des fous, avec succès...

Entre-temps, les enfants sont partis étudier à l'étranger, pour un ou deux ans, papa complétant ponctuellement, d'un petit paquet de dollars, la bourse allouée par le pays d'accueil. Pour ces parents, il était clair que les enfants poursuivraient parallèlement leurs études en Russie et rentreraient au pays lorsqu'il serait question pour eux de travailler et de « faire leur vie ». Les enfants, au demeurant, n'étaient pas contre.

Toutes ces belles certitudes furent balayées par la crise de 1998 qui, laminant les économies de ce groupe de population, mit proprement sur la paille nombre de ses membres. Vinrent quelque dix-huit mois de flottement : les parents n'étaient plus en mesure d'aider financièrement leurs enfants mais, en même temps, ils ne souhaitaient pas que ceux-ci rentrent en Russie avant que la situation ne se soit un peu éclaircie. La deuxième guerre de Tchétchénie (avec la menace du service militaire pour les garçons), les change-

ments gouvernementaux caractéristiques de la dernière année de présidence eltsinienne et la venue au pouvoir d'un Poutine dont on ne savait pas grand-chose (un « pas grand-chose » qui, de surcroît, n'avait rien de rassurant) ne firent qu'ajouter au malaise. On vit donc nombre de parents déployer des efforts titanesques pour continuer à entretenir les enfants en France ou ailleurs. Quant aux enfants, ils se mirent en quête, non sans difficulté, de « petits boulots » afin de soulager leurs parents, devenant gardiens de nuit, ouvriers sur des chantiers, serveurs ou serveuses, baby-sitters, promeneurs de chiens, caissiers ou caissières de « grandes surfaces »... Parallèlement, leurs diplômes déjà en poche, ils suivirent de nouveaux cursus, prolongeant par là même leur carte de séjour, en attendant des jours meilleurs sous le ciel russe.

Aujourd'hui, moins d'un an après l'élection de Vladimir Poutine à la présidence de Russie, la situation semble, sur place, se stabiliser. La crise économique est moins sensible, la production remonte légèrement dans le pays, la population reste inquiète, attentiste, mais elle ne baisse plus les bras comme en 1998, il semble même qu'elle ait partiellement repris courage.

Au crépuscule de l'an 2000, la génération des « parents » — ceux de cette frange d'étudiants évoqués ici — s'est remise à l'ouvrage, et avec énergie. Son attitude, il est vrai, n'est plus la même qu'il y a deux ans. L'instabilité des dernières années Eltsine a entraîné, dans cette tranche de population, une sorte de repliement, comme si, retrouvant le réflexe de l'ère soviétique, beaucoup faisaient le gros dos en attendant la fin de l'orage. Aujourd'hui, ce groupe de population travaille d'arrache-pied, mais en se fixant des objectifs proches et strictement individuels ou familiaux : financer les études des enfants, acheter un appartement, mettre de l'argent ou des biens de côté pour ses héritiers...

Ne serait-ce pas là la marque de cette « classe moyenne » dont on déplore depuis dix ans l'absence en Russie, absence qui, pour certains, serait à l'origine de tous les maux dont souffre le pays ? Une classe moyenne, certes encore embryonnaire et fragile, et cependant bien réelle ou, plus exactement, qui acquiert une réalité au travers de ses enfants et du souci qu'elle en a.

HIER, AUJOURD'HUI... MAIS DEMAIN ?

Quand des étudiants soviétiques — le plus souvent des étudiantes — arrivaient dans les universités françaises, c'est qu'ils (ou elles) avaient trouvé à se marier en France et, de ce fait, privilège insigne, pu s'installer en Occident. Ces étudiants — étudiantes — se caractérisaient généralement par leur morgue, un air de supériorité difficilement supportable.

Après 1991, tout change et, comme bien souvent chez les Russes, on tombe dans l'extrême inverse. Les enseignants et étudiants français voient ainsi affluer à leurs cours des jeunes gens qui, dans un premier temps, jettent l'anathème sur tout ce qui se fait en Russie. L'enseignement y est déclaré nul et sans intérêt, l'économie dans un état lamentable, les hommes politiques corrompus jusqu'à la moelle ; eux-mêmes ne voient pas vraiment à quoi ils sont bons et leur unique chance réside, affirment-ils, dans ce séjour qu'ils effectuent à l'étranger où l'on va enfin leur « apprendre à vivre ». Pire, ils semblent prendre un plaisir tout particulier à s'auto-flageller. La question qui se pose alors est de savoir s'il faut y voir un masochisme profond ou, de façon plus perverse, une attitude convenue devant des étrangers, dans le style : avant, il fallait prôner en tout la supériorité soviétique, à présent, il faut reconnaître l'infériorité russe, — simple question de discours, sans aucun rapport avec la réalité ou la façon dont elle est perçue. Dans les deux cas, quoi qu'il en soit, il en résulte, entre étudiants français et russes, un malaise qui se traduit le plus souvent par des échanges assez superficiels.

Il est vrai qu'étudiants français et russes ne sont pas confrontés aux mêmes problèmes. Il est vrai aussi qu'ils n'ont pas les mêmes réflexes ni le même mode de pensée. Ces différences dessinent parfois d'étranges géographies dans les salles de cours et les amphithéâtres. On voit ainsi des étudiants français se lier d'amitié avec leurs condisciples européens (anglais, allemands...) et des étudiants russes se rapprocher d'Ukrainiens et de Lettons (russophones, pour la plupart). On relève, chez les Russes (ou ex-Soviétiques), des modes de solidarité, d'entraide : on se passe les notes de cours, on se déniche ou on se cède mutuellement des « petits boulots », on se donne les « bonnes adresses » (vêtements moins chers, réductions en tous genres), on s'enregistre des cas-

settes vidéo de films russes (comédies, *thrillers...*), on mitonne pour toute la « colonie » russe de la résidence universitaire des « petits plats comme à la maison » que quelques Français, triés sur le volet, sont parfois conviés à déguster. Et quand l'un rentre en Russie, il rend visite à la famille de l'autre ou téléphone pour donner des nouvelles. Les jeunes Russes, en d'autres termes, ont tendance, à l'étranger, à reproduire l'organisation « de défense et de survie » qui était celle de leurs parents au temps de l'Union soviétique. Voilà pour le quotidien.

Et puis, il y a les cours. De nombreux étudiants russes passent, en France, une licence ou une maîtrise de russe, ce qui paraît paradoxal. Leur motivation première est simple et sans noblesse : ils sont convaincus par avance qu'ils auront plus de facilités à obtenir leur diplôme. Après tout, ils parlent russe, ils ont fait des études en Russie, cela ne devrait donc pas poser de problèmes.

La plupart ne tardent pas à déchanter. Pour commencer, s'ils parlent et écrivent le russe, leur connaissance du français est insuffisante, en raison, notamment, du caractère littéraire des études de langue en France. Ensuite, il y a le programme de littérature : bien des auteurs de la période soviétique ou des années les plus récentes leur sont inconnus, ils n'ont qu'une vision superficielle des auteurs classiques et l'exercice — terriblement français et cartésien — de la dissertation leur paraît un obstacle insurmontable. Enfin, ils ignorent à peu près tout de l'histoire russe antérieure à la révolution d'Octobre et n'en savent guère plus sur les évolutions politiques en cours. La prise de conscience de ces lacunes est douloureuse. Certains n'y résistent pas et se tournent assez vite vers un autre cursus, souvent plus « technique ». La majorité, toutefois, s'obstine. Commence alors un travail, ardu mais passionnant, d'appropriation et de ré-appropriation de soi.

La première étape, fondamentale, en est l'appropriation du passé : passé russe, mais aussi soviétique. A travers la littérature, l'histoire, la culture, s'engage une réflexion revigorante, dont les premiers effets sont de montrer aux principaux intéressés la richesse dont ils ont hérité et qu'ils sont appelés à faire fructifier. Les jeunes Russes découvrent ainsi qu'en dépit des secousses telluriques qu'a connues leur pays au cours des siècles, leur histoire n'est pas uniquement une succession de « tables rases » et que l'on n'est pas appelé à constamment recommencer tout « de zéro ». Ils

s'aperçoivent en outre que, si l'Occident a sans conteste des choses à leur apprendre, il ne peut en aucun cas résoudre leurs problèmes ni représenter un idéal à atteindre coûte que coûte.

La deuxième étape consiste à tenter de donner un sens à un ensemble de phénomènes et d'événements qui, au premier abord, ressortissent à l'absurde. Il importe de rétablir des charnières, de raisonner sur des faits, de comparer avec d'autres histoires, d'autres pays, d'autres époques, pour déboucher sur la situation présente. C'est à ce stade que les échanges avec les étudiants français sont les plus féconds, « l'Autre » fonctionnant en miroir. Chacun — Russe ou Français — est ainsi amené à s'interroger sur sa propre histoire, sa vie présente, ses difficultés, son identité, en évitant les « idées toutes faites ».

Idéalement, une troisième étape devrait — pour les étudiants tant russes que français — ouvrir sur des perspectives d'avenir. A l'évidence, ce n'est pas le cas. L'avenir des jeunes Français est encore bien obscur, quant à celui des jeunes Russes, il est, pour l'heure, inexistant.

Un travail que je menais récemment avec des étudiants russes à l'université de Caen, sur les films et livres parus au cours des dix dernières années en Russie, mettait en lumière que, si beaucoup étaient axés sur le présent et, plus encore, sur le passé, aucun n'envisageait l'avenir, fût-ce sous le jour le plus sombre. Cette révélation fut, semble-t-il, un choc pour les étudiants, d'autant plus grand que l'étude avait été plus minutieuse et, partant, ses conclusions plus irréfutables.

Il n'est pas facile, à vingt ans, de s'apercevoir que l'on n'a pas de représentation du futur, quelle qu'elle soit. Mais n'est-ce pas inévitable tant que l'image que l'on a de son passé et de soi-même demeure floue ? Et l'absence d'un « avenir radieux », aussi séduisant qu'inaccessible, n'est-elle pas la meilleure assurance que les jeunes Russes, s'ils parviennent à se construire un avenir, le bâtiront solide, réel, à des années lumière de l'utopie ?